

Ma vie en France

*Une vie réussie
est un rêve d'enfant réalisé.*

JANINE BOISSARD

Je me suis longuement demandé comment commencer ce livre et je me suis dit que te parler rapidement de mon enfance et de ma vie en France t'aiderait à mieux me cerner.

J'ai grandi dans un petit village paumé du nord de la France avec moins de trois cents âmes au compteur. Ma grand-mère a été ma plus grosse source d'affection et de tendresse pendant toute mon enfance, une mamie gâteau qui m'a appris les valeurs qui me sont chères et a fait de moi la personne que je suis aujourd'hui, mon modèle sur bien des plans. Ma grande sœur et marraine, mon aînée de sept ans, m'a elle aussi montré la voie et nous avons tout partagé jusqu'à son envol de la maison familiale. Notre complicité était sans bornes. Je suis ce qu'on peut appeler une « fille à papa » : c'est toujours vers mon père que je me suis tournée dans les moments cruciaux de ma vie.

La maison de mon enfance est une ancienne ferme rachetée par mes parents à mon arrière-grand-mère, un vrai musée où se dissimule un pan d'histoire puisque les Allemands s'y étaient cachés pendant la Seconde Guerre mondiale. Les murs de ma chambre d'enfant ont toujours été recouverts de cartes du monde et de citations invitant aux rêves, à l'évasion et aux voyages... C'était ma manière de m'évader et de me protéger des tensions familiales. Je suis loin de venir d'une famille d'aventuriers, nos vacances étaient plutôt du style tongs et camping, et je me demande encore souvent ce qui a inspiré mes envies de bout du monde. On s'est souvent étonné que je sois la seule de ma famille à voyager autant. Comment a germé en moi la graine de l'aventure ? Déjà enfant, j'étais intrépide, une vraie casse-cou plutôt garçon manqué. Avec ma coupe à la garçonne (merci papa !), on m'a d'ailleurs prise pour un petit garçon jusqu'à l'âge de huit ans !

J'ai suivi ma scolarité à l'école communale où notre institutrice avait la capacité d'enseigner à une classe commune constituée de douze enfants âgés de six à onze ans ! Dans mon niveau, nous n'étions que deux, donc pas le choix : il fallait que l'autre enfant soit mon amie, même si ça impliquait de se forcer un peu ! Quand j'ai eu huit ans, une famille a quitté le village, faisant chuter le nombre d'enfants dans la classe de douze à dix, chiffre inférieur au quota fixé par l'Éducation nationale, l'école a donc fermé ses portes. Mes années de CM1 et CM2 se sont déroulées dans la petite ville voisine, avec l'avantage d'un plus grand choix pour les copains. J'ai toujours été admirative et envieuse de ces groupes de copains d'enfance, j'aurais adoré avoir un ami qui aurait

traversé toutes mes vies en voyant mon évolution, mais pas facile avec si peu d'enfants dans mon entourage.

À seize ans, je vais plusieurs fois en Tunisie rejoindre ma sœur où elle vit pour quelques mois. Elle a rencontré Nordine à Paris, un Tunisien originaire de Sousse, avec qui elle est maintenant fiancée. C'est mon tout premier voyage à l'étranger. Je suis fascinée par la découverte de cette nouvelle culture chaleureuse et attachante, et mon rêve de faire le tour du monde commence à mûrir. Quand je pars la rejoindre, c'est seulement la deuxième fois que je prends l'avion, et la première fois seule. J'y retourne plusieurs fois jusqu'au mariage, avec mes parents et ma tante cette fois-là. Je trouve formidable de mélanger nos cultures dans un engagement aussi fort que le mariage qui unit nos deux familles pour toujours. Quoi de mieux pour combattre le racisme et la peur des différences ? À ce moment, je suis scolarisée dans un lycée rural privé du nord de la France, où il n'y a que très peu d'étrangers et où les élèves ne sont pas particulièrement exposés aux différences. Quand je reviens en cours après les vacances de Pâques, pendant lesquelles a eu lieu la fête, j'ai les mains orange de *harouss*, une poudre colorante, et couvertes de tatouages temporaires faits au henné, ce qui attire l'attention de tous, et je deviens vite l'attraction du lycée. Certains se demandent même si je suis tombée malade... Heureusement, la coloration s'estompe au bout d'une semaine et je peux me fondre de nouveau dans la masse ! Ces années lycée sont loin d'être les meilleures et j'ai hâte de découvrir la phase suivante de ma vie. J'ai, comme beaucoup d'adolescents, du mal à me trouver et cette période de recherche d'identité n'est jamais la meilleure...

À dix-huit ans, je décide de partir seule à Paris car j'ai déjà l'envie et le besoin d'aventures, et surtout de voir de nouvelles têtes. Si c'était à refaire, je pense que je n'aurais pas choisi la capitale, une ville trop impersonnelle à mon goût, où beaucoup ne sont que de passage alors que je rêvais au contraire d'une communauté où prendre racine. Le choc est grand quand, du jour au lendemain, je passe de mon petit village de trois cents habitants à Paris, qui en compte plus de deux millions !

Je me souviens comme si c'était hier du jour où mes parents et moi sommes « descendus » (eh oui, quand on vient du Nord, on ne « monte pas à Paris ») à la capitale pour me trouver un studio : quel cauchemar ! En une journée, nous visitons une vingtaine d'appartements dont l'immense majorité a un rapport qualité-prix indécent ! Un tarif toujours supérieur à 500 euros pour des logements où, en tendant les bras, on peut toucher les quatre murs. Je commence à paniquer entre les visites de studios au sous-sol, près du placard à balais, et d'anciennes chambres de bonne au sixième étage sans ascenseur, sous les combles, avec une simple verrière au plafond pour laisser passer un trait de lumière... Finalement, on me trouve un logement, tout aussi petit mais mignon et bien agencé. Je comprends vite que vivre seule n'est pas fait pour moi, encore moins dans un appartement de 12 m² où je peux allumer la cafetière dans la cuisine sans avoir à me lever du lit tout en me brossant les dents dans la salle de bains...

Quelques mois après mon installation, je suis en train de réviser à une heure tardive quand une odeur suspecte me parvient. Je regarde alors à l'extérieur pour découvrir un panache de fumée s'échapper de la fenêtre de mon

voisin. Quand on sait que 80 % des décès lors d'incendies sont en relation avec l'inhalation de fumée et qu'il est 2 heures du matin, il n'y a pas une seconde à perdre : j'appelle vite les pompiers. En les attendant, je réveille les voisins pour les faire évacuer. Quand les secours arrivent enfin (c'était très rapide mais ça paraît toujours une éternité quand tu es celui qui attend), ce sont désormais des flammes qui lèchent la façade de l'immeuble. Tout finit heureusement bien, l'incendie est rapidement contrôlé. Les flammes sont parties de l'appartement de mon voisin atteint de syllogomanie, une maladie consistant à ne pas être capable de jeter quoi que ce soit (étymologiquement, « goût immodéré pour l'accumulation »), un trouble psychique assez emblématique d'une époque qui produit en masse et vante l'acquisition d'objets sans savoir quoi faire de ses déchets. Le feu a très vite pris dans cet amas de journaux et de détritiques en tout genre, je me disais bien que ce voisin était bizarre ! J'ai eu une chance inouïe d'avoir un examen le lendemain et d'être en train d'étudier au moment du départ de feu : cette expérience, à la fois effrayante et excitante, renforce ma vocation et mon envie de devenir sapeur-pompier, ce qui devra pourtant attendre quelques années pour que je puisse être opérée des yeux.

En attendant, je suis des études d'infirmière puis de professeure des écoles, études que je conclus par l'obtention d'une licence en sciences de l'éducation à la Sorbonne. J'ai eu beaucoup de chance car, quand j'étais à l'école d'infirmière, une loi venait de passer pour valider chaque année comme une année d'université. J'ai donc validé mes deux ans d'école d'infirmière puis j'ai choisi la faculté de lettres où il ne m'a fallu qu'un an

pour obtenir la licence qui me permet aujourd'hui d'être professeure de français en ligne (et donc nomade). En vivant à Paris, je ne rentre que peu dans le Nord, car les relations avec mes parents ne sont pas au beau fixe, ce dont je souffre car je pense que la maison de son enfance devrait être son chez-soi éternel.

Je rêvais de connaître les campus à l'américaine où les étudiants vivent sur place, parfois à l'autre bout du pays. Je pense, avec du recul, qu'une coloc aurait été idéale pour ressentir cette cohésion et cette entraide qui me manquaient. En arrivant à Paris, j'ai ce sentiment étrange que tout provincial a déjà ressenti après avoir emménagé dans une grande ville : cette sensation déconcertante de se sentir seul, sensation étrange quand on est pourtant entouré de millions de personnes ! J'éprouverai d'ailleurs ce même sentiment de solitude bien plus tard à New York.

À dix-neuf ans, je fais la connaissance de Vincent. Notre rencontre est extrêmement forte et notre relation très fusionnelle, nous nous installons ensemble au bout de deux semaines et nos aspirations sont si similaires que nous les mettons vite en commun pour rêver en grand. On s'imagine réaliser tous nos rêves ensemble, portés par la force de notre amour et sûrement par une part de naïveté. Manquant énormément de confiance en moi, je ne me rends pas compte à quel point je me réfugie dans notre relation, me cachant derrière lui, le laissant me protéger de mes démons au lieu de les affronter moi-même... Je vois de moins en moins mes amis, je vais presque jusqu'à couper les ponts avec eux : je pense qu'il suffit à mon bonheur et que tout le reste est superflu. Il devient ma moitié, mon oxygène, et je ne peux

avancer sans lui. Est-ce un amour sain ou de la dépendance affective ?

Notre première aventure est la plus grande randonnée d'Europe, le GR 20 en Corse, réputée pour sa distance de 180 kilomètres et son dénivelé positif de plus de 10 000 mètres avec une progression sur un terrain parfois très accidenté. Je ne suis, à cette époque de ma vie, absolument pas assez entraînée pour me lancer dans un projet demandant un tel engagement physique. J'y vais pourtant, rassurée par l'expérience de Vincent qui a déjà bouclé cette randonnée en neuf jours il y a quelques années, alors qu'elle se fait normalement en deux semaines. Lui, confiant, me surestime et me propose de tenter le coup en onze jours. J'accepte, ne me rendant pas bien compte de la difficulté et lui faisant aveuglément confiance. Les premiers jours se passent plutôt bien, je suis en forme, sereine et tellement heureuse d'être là avec lui que j'ai envie de me dépasser et qu'il soit fier de moi. Mais je comprends vite que les vingt-cinq kilos de matériel et de nourriture que je transporte (quelle erreur de débutante !) me handicapent énormément et me bloquent même parfois dans les passages techniques équipés de cordes et de mains courantes. Je me retrouve pétrifiée par la peur du vide et de la chute sur plusieurs passages : la terreur se lit dans mon regard sur plusieurs vidéos tournées par Vincent dans les moments les plus délicats. Il est, lui, assez à l'aise pour sortir la caméra. On se fait une frayeur le jour où notre optimisme nous fait tenter de doubler une étape : épuisée par la fatigue accumulée des jours derniers et par le poids de mon sac, je suis à bout et n'arrive plus à suivre. Le problème est que nous sommes en plein milieu de la deuxième étape

du jour, coincés au sommet d'un col, sans eau, en plein cagnard. Plus une goutte !

Vincent décide de prendre les devants et de marcher, seul jusqu'au prochain refuge, pourtant à trois heures de marche. Six heures aller-retour pour nous ravitailler. C'est la seule solution... Pendant son absence, je me bats contre moi-même pour monter la tente coûte que coûte. Je voudrais préparer le repas pour qu'il soit prêt au retour de Vincent, mais toutes nos réserves de nourriture sont lyophilisées, donc pas gagné sans eau... Cinq heures plus tard, il revient enfin avec les réserves d'eau, tel un sauveur. Je me souviendrai longtemps de cette sensation de sécheresse et d'extrême soif. La suite est, elle aussi, plus ou moins chaotique. Mes genoux me font de plus en plus souffrir et je ne prends plus de plaisir. On décide donc d'arrêter au bout de dix jours, après avoir parcouru les deux tiers du GR. Une décision réfléchie qu'il m'est tout de même arrivé de regretter. Si c'était à refaire, je ne choiserais pas l'option « autonomie complète » sur ce type de randonnée, à me balader avec mes pâtes et mon riz, le poids du sac prêt à m'emporter dans chaque précipice.

À ce moment de ma vie, à l'âge de vingt ans, je suis assez mal dans ma peau, la peur de la critique des autres m'empêche de m'affirmer et d'oser être celle que je suis vraiment. J'essaie toujours d'être neutre pour plaire à tous et ce manque de confiance en moi est nocif, je n'envisage pas d'exploiter mon potentiel pour oser rêver plus grand et, par peur de l'échec, je me bride et ne vise pas assez haut. Prendre le risque d'être vulnérable est la meilleure manière de montrer son courage, celui d'être qui l'on est réellement, mais je ne suis pas encore assez

brave et préfère me réfugier dans la bulle que je me suis créée avec Vincent.

J'essaie de combler le manque de bonheur que je ressens par du matériel, mais ces objets ne m'apportent que quelques heures de joie tout au plus. C'est plutôt un sentiment de contentement car acheter pour exister n'est jamais la recette du bonheur. En acquérant une grosse voiture ou des produits de luxe, on essaie souvent d'obtenir davantage de reconnaissance, de popularité ou d'estime de soi. On se dit trop souvent : « Quand j'aurai enfin ceci ou cela, je serai heureux », mais en fait, on ne fait que repousser, retarder notre bonheur en le construisant sur du matériel. Le risque est de dépenser de l'argent que l'on n'a pas pour acheter des choses dont on n'a pas besoin afin d'impressionner des gens que l'on n'aime pas forcément. N'oublie jamais que le seul qui peut te rendre heureux, c'est toi (et pas le dernier sweat-shirt à la mode).

Par peur de sauter le cap de l'aventure, Vincent et moi mettons notre destin dans les mains de tierces personnes en participant à une dizaine de castings pour des jeux télévisés, tous en relation avec le voyage et l'aventure. Pour cinq d'entre eux, nous atteignons même la sélection finale des candidats, notamment pour *Pékin Express*. Nous avons même été choisis pour participer à la première édition française d'*Amazing Race* (littéralement *L'Incroyable course*), un énorme succès dans de nombreux pays. Notre bonheur est indescriptible, jusqu'à ce qu'ils nous rappellent quelques jours plus tard, nous disant qu'ils nous ont finalement préféré un autre couple. Il s'est avéré que ce couple travaillait dans la société de production de l'émission, détail majeur que

nous avons découvert plus tard. Ils seront les premiers éliminés de cette course, c'était le karma. Bien fait pour eux ! L'immense déception ressentie à l'annonce de ce retournement de situation nous détruit. Cela peut paraître exagéré mais, sans l'argent et l'audace pour partir seuls, nous y avons mis tout notre espoir. Nous arrivons aussi finalistes d'un jeu organisé par Bedycasa (site similaire à AirBnb), dont le gain était un tour du monde tous frais payés. Nous nous sommes battus comme des lions pour obtenir plus de 15 000 « j'aime » sur Facebook en l'espace de deux semaines, et finalement, les organisateurs du concours ont choisi un duo de filles ne remplissant pourtant pas les critères de popularité sur Facebook. Nous avons eu la sensation d'avoir été utilisés pour faire de la publicité gratuite à cette société. Ce manque de clarté dans les règles a fini par nous dégoûter de ce genre de concours, et par nous pousser à prendre notre vie en main en partant à l'aventure, la vraie, sans organisation ni filet de sécurité. Nous avons dès ce moment-là l'idée d'un voyage à vélo tandem. Vincent deviendra pompier, lui aussi, mais il est pour le moment coursier à vélo, ce qui lui permet d'avoir accès à différentes sociétés de production audiovisuelle et de déposer sur leurs bureaux notre proposition de scénario : filmer notre voyage et décliner les vidéos en épisodes puis saison par continent, dans l'esprit de notre idole Raphaël de Casabianca avec sa série *Drôle de trip*, mais notre idée n'a pas trouvé preneur, à notre plus grand dam.

Je choisis de m'engager dans l'armée à l'âge de vingt-quatre ans, et ce choix est pour moi la concrétisation

d'un véritable rêve d'enfant. Devenir sapeur-pompier de Paris, intégrer cette brigade d'élite dont les femmes ne représentent que 2,5 % de l'effectif est le défi d'une vie, celui que je me fixe ! Avant d'espérer atteindre cet objectif, je dois me faire opérer des yeux au laser afin de corriger ma myopie sévère, la vision devant être parfaite pour passer les tests de sélection. Je dois attendre mes vingt et un ans pour que ma vue soit stabilisée pour l'opération. J'avais toujours cru que ma myopie serait un frein définitif à cette carrière mais le changement de critères de sélection autorisant la correction au laser a tout changé. Mes études d'infirmière et de professeure des écoles étaient à la fois une façon d'avoir un diplôme universitaire pour bagage avant d'intégrer l'armée, et d'attendre l'âge minimum pour subir l'intervention.

Avant de pouvoir me faire opérer, j'approche mon rêve au plus près en étant bénévole à la Protection civile de Paris. Je passe mes diplômes de secouriste, grâce auxquels je prends des gardes bénévoles lors de grands événements sportifs ou culturels, voire dans des casernes de pompiers avec mes collègues de la Protection civile, ce qui me permet une bonne entrée en matière.

Je ne suis pas du tout rassurée par cette opération. On peut même dire que je suis terrifiée, d'autant plus que, sur les conseils du médecin, je choisis la technique appelée PKR, réputée la plus douloureuse mais la moins invasive et la plus adaptée à la pratique de sports de combat avec risques de traumatisme oculaire. Me voilà donc, après plusieurs rendez-vous, sur la table d'opération de mon chirurgien ophtalmologiste à Paris. J'ai économisé longtemps avant de pouvoir m'offrir ce luxe puisque l'opération, considérée de confort, n'est pas

remboursée par la Sécurité sociale. Paniquée à l'idée qu'on approche mes yeux (ceux qui ont vu *Orange mécanique* comprendront !), je choisis un chirurgien réputé, l'un des référents français de cette technique qui passe sur des plateaux télé comme le *Magazine de la santé* sur France 5... Je suis, après quelques gouttes de collyre anxiolytique, à la merci du laser.

J'aurais préféré une anesthésie générale pour ne pas voir l'opération. Cela m'aurait évité des cauchemars pendant plusieurs semaines ! Mes paupières sont ouvertes de force par un écarteur et un « grattoir » vient retirer la couche superficielle de la cornée appelée épithélium, pour exposer au laser la couche suivante de l'œil (*stroma*), partie qui nécessite la correction. Ainsi, on ne découpe pas le capot, ce qui minimise les risques d'accident postopératoire à long terme. L'opération en elle-même se passe plutôt bien mais la suite est moins rose. J'étais préparée psychologiquement à souffrir, mon médecin m'avait bien mise en garde quant aux douleurs postopératoires, surtout en choisissant cette technique. Je sors de la clinique des lunettes de soleil vissées sur le nez. Direction mon appartement en taxi. Je passe ensuite quatre jours dans le noir complet à « regarder » *The Voice*. Bien pratique pour se mettre dans la peau du jury et des auditions à l'aveugle !

Sans mes yeux, je deviens dépendante, j'ai besoin d'aide pour manger, m'habiller et même me doucher : l'idée de recevoir du savon dans les yeux devient une peur panique ! Au bout de quatre jours, la douleur à laquelle je m'étais préparée atteint un seuil insupportable : celui de la souffrance. Je n'ai plus mal, je souffre le martyr. Je suis très inquiète car mon œil droit est bien

plus douloureux que le gauche et mon instinct me dit que quelque chose cloche : j'ai la sensation constante d'avoir des aiguilles qui me traversent l'œil et cette asymétrie est comme un drapeau rouge d'alerte. J'appelle donc le médecin et lui explique mes symptômes. Il me demande de le rejoindre en urgence à son cabinet.

Bien sûr, en bonne aventurière dans l'âme, je m'y rends en... métro, alors que ce n'est pas la porte à côté. Je me laisse guider et découvre le quotidien d'une personne malvoyante, une expérience terrifiante ! À mon arrivée, le chirurgien m'ouvre les yeux. Pour la première fois depuis l'opération il y a cinq jours, quelqu'un voit ce qui se cache sous mes paupières. Je ne peux pas voir le médecin mais j'entends la panique dans sa voix, qu'il a du mal à masquer. Il ne cesse de répéter : « Mais qu'est-ce que vous m'avez fait ? » Je ne peux m'empêcher de penser que c'est l'hôpital qui se fout de la charité, c'est quand même lui, le chirurgien ! Quand ce dernier lui annonce son diagnostic, Vincent a un petit cri d'horreur. Tout le monde essaie de minimiser la situation et de me cacher la vérité, mais ils ont plutôt intérêt à me dire ce qui est en train de se passer ! Il s'avère que la partie blanche de mon œil a complètement disparu, remplacée par une horrible couleur rouge sang.

Commence alors une course contre la montre à base de plus de quarante collyres par jour pour combattre l'infection qui est en train de ronger mes yeux et qui risque de me faire perdre définitivement la vue. Le pronostic que le chirurgien me donne ce jour-là est que mes yeux sont perdus. D'après lui, je n'ai que 20 à 30 % de chances de retrouver leur usage, en étant optimiste. Il y a donc 70 % de risques pour que je reste aveugle...

Imaginez qu'un médecin vous fasse cette annonce alors que vous n'avez que vingt-quatre ans et que vous avez choisi l'opération (au contraire d'une opération vitale) !

Je suis dévastée, ainsi que mes proches. Pourquoi me suis-je jetée dans la gueule du loup en dépensant toutes mes économies pour peut-être me retrouver aveugle ? J'essaie de tourner la situation en dérision pour ne pas trop en souffrir mais je réalise à quel point la vue est précieuse. Ma grand-mère, très croyante, prie pour moi et se met à faire des dons auprès d'associations pour les aveugles ou la recherche contre les maladies des yeux, ce qui n'est pas pour me rassurer !

Pendant plusieurs mois, je deviens un cas d'école, je suis trimballée de consultation en consultation avec les plus grands spécialistes de la vue de France, notamment à l'hôpital du 15-20 à Paris, spécialisé en ophtalmologie. Aucun d'entre eux ne parvient à comprendre ce qui a bien pu se passer... L'aspect de mon œil suggère une greffe de la cornée, bien loin de l'opération que j'ai réellement subie : le doute plane. Petit à petit, dans un laps de temps de huit mois, le rideau blanc qui me barre la vue s'estompe, il devient moins opaque. Je peux enfin rouvrir les yeux sur le monde : un vrai miracle ! Pendant des mois, étant très sensible à la lumière, je fais ma star en portant constamment des lunettes de soleil, même à l'université. J'ai la chance inouïe de n'avoir que peu de séquelles : seules une hypersensibilité à la lumière et une vision nocturne catastrophique me gênent encore. Je suis paradoxalement reconnaissante de cette épreuve qui m'a fait prendre conscience de la valeur de mes yeux. L'expression « tenir à quelque chose comme à la prunelle de ses yeux » a pris tout son sens pour moi !